

Eaux profondes

STEFANIE SOURLIER

Même si nous n'en parlions pas, mon frère Paul et moi savions qu'il n'y avait plus de crapauds sur les rives du lac Lune. Ils avaient entrepris, en ce soir de juillet, de traverser la grande rue pour aller peupler un autre étang. Tout ce qui restait de cette procession d'innombrables rainettes et crapauds étaient les corps vert-brun écrasés, bientôt couverts de mouches bleues, qui gisaient sur l'asphalte brûlant.

Un mémorial contre l'oubli. Comme si nous avions pu oublier quoi que ce soit. Paul et moi ne sommes plus retournés au lac Lune, et nous n'avons plus jamais non plus parlé *rosam* ensemble.

Rosam était notre langage secret, une arme contre la garderie qui nous donnait mal au ventre, contre les méchants enfants qui arrachaient aux grenouilles leurs cuisses et essayaient de les gonfler avec une pompe à vélo, contre nos parents qui partaient toujours le soir. On ne savait jamais s'ils reviendraient. Quand ils partaient, la fille des voisins était là, qui portait des jeans très serrés et des t-shirts de couleurs vives moulant sa poitrine. Comme nous n'avions pas de télévision, elle lisait des livres qui s'appelaient *Cœurs enflammés* ou quelque chose comme ça, avec des couples qui s'embrassaient sur la couverture. La fille des voisins s'appelait Denise et elle se fichait éperdument de tout. Et nous ne savions jamais. Tant de choses pouvaient arriver, des meurtres, des attaques, des accidents de voiture ou que la maison prenne feu, et que nos parents reviennent, et il n'y a plus rien, parce que nous avons tous brûlé, Paul et moi et Denise. Ou des guerres, qui éclatent tout à coup, ou Tchernobyl. Nous essayions de restés réveillés, mais nos yeux piquaient, éblouis par la lampe de chevet autour de laquelle les insectes attirés par la lumière tournaient, jusqu'à ce qu'ils brûlent leurs ailes et tombent. Ou alors nous essayions, avant de dormir, de penser à tout ce qui pourrait arriver, parce que si on y pensait très fort, ça n'arriverait pas, pensions-nous. Nous pensions à des maisons en feu, des accidents et des meurtres et des rixes au couteau, à des inondations, des guerres et des catastrophes atomiques, mais la liste devenait de plus en plus longue, et nous avions peur d'oublier quelque chose. On ne savait jamais. Nous avons fini par nous y faire, en nous éloignant un peu du monde, un peu plus que les autres gens. Nous parlions *rosam*, pour que personne ne puisse nous comprendre, et nous passions des journées monotones au bord du lac Lune.

Rosam avait été une langue de sons, non de mots, nous nous comprenions par la douceur d'un A, par le ricanement d'un I, par le gargouillis des vagues, par le tambourinement de la pluie, par le chant des poissons sous l'eau. Il n'y avait que quelques mots définis, mais ils suffisaient pour expliquer le monde entier. Il y avait par exemple *yatchiri* pour le chocolat, la baignade dans le lac Lune, les anniversaires et Noël tout à la fois. *Ouram* voulait dire nuit, rêves (seulement les beaux) et contes (aussi seulement ceux qui finissent bien). Ces mots baignaient dans un magma de sons non définis, comme un rocher au milieu d'une rivière. Et puis il y avait encore *bosch*. Le mal, toutes les choses horribles auxquelles nous devons penser avant de nous endormir, les autres rêves, se réveiller en sursaut et ne pas pouvoir crier ni respirer, comme si on avait plongé trop profond, jusqu'au fond du lac Lune par exemple. Les trous sombres dans la chambre noire, dont on ne savait pas dans quel monde ils pouvaient vous entraîner. Les bulles de savon qui éclatent.

Et quand suite à ce jour notre langue aussi est devenue *bosch* et que nous nous sommes mis à penser, nous avons arrêté de la parler. Nous avons bien encore essayé quelquefois, désespérés nous inventions de nouveaux mots que nous notions soigneusement avec leur traduction allemande. Mais il y avait bien plus de mots que de malheurs qui pouvaient arriver, et penser à tous nous donnait un mal de tête lancinant. C'est ainsi que j'ai commencé à parler allemand, et Paul a commencé à se taire.

Avant, le lac Lune était notre chez-nous. Si on ne nous avait pas depuis longtemps expliqué le véritable fonctionnement des choses, nous aurions prétendus être nés de lui et non du ventre de notre mère. L'époque où nous n'allions pas encore au lac Lune se trouvait derrière un brouillard. Le lac marquait le début de notre ère, le début de la vie.

Nous vivions encore dans un entre-deux, et l'enfant qui transformait le ventre de notre mère en gros ballon était *yatchiri*. Il était *yatchiri* avec un grand cri, et la joie en nous était si grande que nous écartions nos petits bras aussi loin que possible pour en indiquer toute la mesure, nous pensions que nos bras devaient se croiser dans le dos pour dessiner un cercle,

un cercle de joie mille fois tracé autour de nous. Et ce cercle nous comblait tant que nous nous demandions pourquoi nous n'avions pas aussi un gros ventre comme ça et n'explosions pas de *yatchiri*.

Nous savions qu'à ce moment l'enfant vivait encore une vie de poisson, dans une bulle remplie d'eau douce. Notre mère nous montrait un livre avec des images d'embryons, et ces créatures oranges transparentes étaient la plus belle chose que nous ayons jamais vue. Mais quand notre mère faisait des mouvements trop brusques nous craignons pour la vie de poisson de l'enfant, pour l'instant il était encore protégé dans sa bulle, mais il allait mourir de froid à l'air libre, il suffoquerait comme un poisson muet qu'on a traîné à terre.

Et c'est ainsi que nous avons fait le serment: nous avons juré d'amener l'enfant au lac Lune, à l'eau, là où était sa place. Ce fut le deuxième et le dernier serment de notre vie. Lors du premier serment nous nous étions ouvert le poignet et avions juré que nous ne nous trahirions jamais, ni le lac Lune, ni notre langue, ni nos péchés, qui ne pesaient alors pas encore bien lourd. Quand nous avons mêlé nos sangs, Paul s'est évanoui. Après le deuxième serment nous n'avons plus jamais rien juré.

Comme Paul et moi étions des enfants de l'eau, nous n'allions pas seulement nous baigner les jours où il faisait beau, de fait c'étaient même les jours de pluie que nous préférons, quand l'eau du ciel et du lac se rejoignaient et qu'il n'y avait plus d'horizon. Le lac n'avait ni affluent, ni effluent, une lagune, et ce n'est que par incompréhension du mot lagune que nous l'appelions lac Lune, il ne s'appelait pas vraiment ainsi. Nous pataugions dans les basses eaux, laissons la boue couler entre nos orteils, et la légère empreinte laissée par nos pieds se remplissait à nouveau, de sorte qu'il suffisait d'un clin d'œil pour que le sol paraisse n'avoir jamais été foulé par personne. Les corps brillants des poissons passaient à toute vitesse à côté de nous et ils bécotaient nos orteils de leurs bouches. L'eau était douce et chaude comme le liquide dans le ventre de la mère, dans laquelle l'enfant poisson vivait. L'eau stagnante n'était agitée par presque aucun courant et enveloppait nos corps comme de l'huile. (...)

Nous devenions nous-mêmes des créatures d'eau, comme les poissons dans le lac Lune et l'enfant qui nageait dans le ventre de notre mère. Un seul rayon de soleil, et nous nous serions évaporés, et il ne serait plus rien resté.

Nous avons pu aller voir notre mère à l'hôpital le jour suivant la naissance de l'enfant poisson, qui reposait maintenant tout rouge et ratatiné dans une boîte. Ils lui avaient ouvert le ventre, avaient sorti l'enfant, et recousu le ventre. Ni pour Paul ni pour moi ils n'avaient dû ouvrir le ventre. Comme l'enfant ne criait pas et respirait à peine, il devait d'abord aller dans la boîte en verre. (...)

Notre mère ne supportait pas que l'enfant soit dans la boîte en verre et non auprès d'elle. Nous pensions qu'elle était devenue folle: elle se mettait constamment à sangloter comme un chien malade et criait qu'on lui apporte l'enfant, puis elle restait allongée des heures durant sans bouger et fixait le plafond. On pouvait agiter les mains devant son visage sans qu'elle ne cligne des yeux, elle restait sans ciller. Elle était redevenue mince, sans le ventre rond. Même après qu'ils l'avaient laissée rentrer à la maison, elle retournait tous les jours à l'hôpital, auprès de l'enfant dans la boîte en verre, elle y passait tout son temps, sauf la nuit quand les infirmières la renvoyaient à la maison.

Paul et moi nous y étions presque habitués, quand l'enfant a pu rentrer à la maison. Nous ne trouvions pas qu'il criait trop peu. Nos parents le couvraient de cadeaux, d'ours en peluche et d'amour et le nourrissaient avec une bouillie pâteuse et sucrée. Il était tout à coup là. Toujours. Partout.

Notre mère ne partait plus le soir, et nous ne voyions presque plus la fille des voisins avec ses romans à deux sous. Mais ce n'était pas mieux pour autant. Nous devons désormais toujours être sages, d'un calme intenable, parce que les lamelles de parquet craquaient, même quand on glissait dessus sur la pointe des pieds. (...)

Au fil des hivers infinis et des étés brefs, l'enfant a grandi, a commencé à crier moins et s'est mis à parler. Mais il ne parlait pas la langue des initiés. Nous ne savions pas si nous l'avions vraiment voulu.

En ce jour de juillet, nous nous sommes souvenus de notre intention de montrer à l'enfant le lac Lune. L'eau lui a tout de suite plu, il frappait de ses mains rondettes sur la surface et riait quand l'eau giclait. Le lac était clair et lisse comme un miroir, et je ne me souviens plus qui de Paul ou moi a eu l'idée d'aller nager au large, vers les cygnes et les canards que nous apercevions au loin sur le lac.

Extrait de «Das weisse Meer» («La Mer blanche»),
choisi et traduit de l'allemand par Camille Logoz.

biblio

Das weisse Meer

Nouvelles, Frankfurter Verlagsanstalt, 2011.



PHOTO AYSE YAVAS

bio

L'AUTEURE Stefanie Sourlier est née en 1979 à Bâle, et vit entre Zurich et Berlin. Elle a fait des études d'allemand, de littérature comparée et d'histoire du cinéma. «Eaux profondes» est l'une des nouvelles de son recueil *Das weisse Meer*, sa première publication. Elle travaille actuellement à l'écriture d'un roman, *Nach Odessa*, pour le projet duquel elle a reçu le prix «Das zweite Buch» de la fondation Marianne et Curt Dienemann à Lucerne.

LA TRADUCTRICE Camille Logoz a étudié les lettres en français moderne et allemand aux universités de Lausanne et de Zurich. Elle termine actuellement son master avec une spécialisation en traductologie et en traduction littéraire à l'Université de Lausanne, en rédigeant un mémoire sur les pseudo-traductions. Elle a également traduit des extraits de *Frauen im Laufgitter*, essai de la féministe suisse Iris von Roten. Dans un texte à découvrir sur notre site, elle évoque l'univers de Stefanie Sourlier et les défis de sa traduction.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Oertli, de l'Association [ch]litterature.ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.